

# Fragments intimes

par Macha Séry

(Le Monde, 1 janvier 2009)

Antoine de Saint-Exupéry est monté à bord de son premier avion à Ambérieu-en-Bugey (Ain). Roger Vailland y a vécu dans les années 1950. Cette ville banale, sans charme particulier, compte toutefois un motif plus vif de fierté littéraire. Il est mentionné au sortir de l'autoroute A42, sur un panneau routier : « Ambérieu, ville de l'autobiographie ». Non que la commune détienne le record de concitoyens pratiquant ce genre d'écriture mais elle abrite, dans les réserves de sa médiathèque, 2 500 écrits personnels laissés par des amateurs à l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA), fondée en 1992.

Une malle aux trésors, une boîte de Pandore d'où s'échappent drames et passions. Des fragments de vie consignés sur papier pour être préservés de l'oubli. Là, des hommes et femmes ont déposé des reliquaires ornés de photos, des journaux familiaux destinés aux enfants, des mémoriaux érigés aux chers disparus. Une femme atteinte d'un cancer a expédié une copie des courriels écrits à ses amis alors qu'elle pensait mourir. Redoutant que sa mère tombe dessus, une adolescente a confié son journal intime. Deux mois après, elle l'a réclamé. Il lui manquait trop. En 1940, la petite Yvonne Chanjou, 12 ans, vivait en Indochine. Jour après jour, elle recopia d'une plume appliquée les communiqués de l'amirauté.

Une majorité des textes est envoyée par les auteurs eux-mêmes ou leurs descendants. Certains textes orphelins trouvent refuge à Ambérieu après avoir été dénichés dans des brocantes. Le cahier d'une employée parisienne de 21 ans, exaltant son amour pour un jeune homme parti deux mois en vacances à Toulouse en juillet 1939, a été découvert dans un meuble abandonné sur la voirie : une litanie de poèmes transpirant peine et mélancolie. Les conseils d'une rédactrice du courrier du coeur ont convaincu la jeune femme de se marier à un autre. Après la guerre, le jeune homme de 1939 reviendra la voir...

L'amour, la mort, la maladie, la souffrance, la guerre, ces thèmes universels structurent le fonds de l'APA. Agrémenté d'échantillons floraux et de cartes postales, un carnet de voyage à Madagascar voisine avec le journal de détention d'un Français, prisonnier des Allemands en 1941. Le jour de son évasion, il note à la mine de plomb : « Je n'ai jamais vu soleil plus brillant et ciel plus bleu ».

Nombre de récits visent à transmettre le vécu d'une activité professionnelle. Parmi les auteurs, des postières, des infirmières, mais aussi un plombier, une cascadeuse, une «repassseuse de fin», une épicière, le gérant d'une enseigne Casino narrant l'invention du code-barres et l'évolution des caisses enregistreuses.

Le dépôt est gratuit, assorti de la signature du pacte autobiographique : déclaration sur l'honneur et autorisation ou non de laisser le texte ouvert aux consultations. Une minorité d'auteurs refusent. Leurs textes tiennent dans une armoire et mentionnent l'année jusqu'à

laquelle court l'interdiction de lecture. A côté des Mémoires d'une ex-fonctionnaire d'Etat d'une organisation internationale, soumise au secret professionnel jusqu'à 2020, est rangé un petit monument à l'infidélité. Une femme mariée a entretenu une liaison adultère, l'a racontée avec constance et brûlé avec la même régularité ces feuillets, de peur que son mari ne les découvre. Jusqu'à ce qu'elle connaisse l'existence de l'APA. « Savoir que mes écrits sont ici sauve une part de ma pauvre existence », a avoué la vieille femme qui perdait la vue.

A l'origine de ce conservatoire, l'universitaire Philippe Lejeune, spécialiste de l'autobiographie. Après avoir lancé un appel à la radio pour récupérer les écrits de gens ordinaires au XIXe siècle, l'auteur du Pacte autobiographique (Seuil, 1996) a reçu des textes anciens mais aussi contemporains : « J'ai découvert un continent et une souffrance, un manque de reconnaissance et de dialogue. On nourrit de fausses idées sur les écrits personnels, pensant qu'ils résultent d'une poussée névrotique, narcissique. Les gens n'ont pas envie d'être publiés mais d'établir un contact. Leur autre désir est de survivre, en sourdine, quelque part . »

Comment garder trace de ces écrits ? Philippe Lejeune se rend à Pieve San Stefano, en Italie, pour rencontrer Saverio Tutino, un journaliste du quotidien communiste L'Unita qui a fondé des archives d'écrits autobiographiques. De retour en France, il confie son idée de créer pareil fonds à Chantal Chaveyriat-Dumoulin. Elle-même est l'arrière-petite fille d'une diariste prolifique dont le journal a donné lieu au Moi des demoiselles (Seuil, 1993), l'un des ouvrages majeurs de Philippe Lejeune. Bibliothécaire à Lyon, Chantal Chaveyriat-Dumoulin réside à Ambérieu. Elle soumet le projet au maire de la commune et à Michel Vannet, directeur de la médiathèque. Par chance, celle-ci, une ancienne halle aux grains, est vaste, haute de deux étages. La place ne manque pas.

« On n'éditera jamais rien. On veut accueillir tout le monde, précise Philippe Lejeune. La vie et la société sont suffisamment inégalitaires. » Certains déposants parviennent à se faire éditer par ailleurs. Tel est le cas de Jean-François Dupont, professeur de français au collège d'Ambérieu et qui en magnifie la banalité dans ses récits. Il fait travailler ses élèves sur l'autobiographie, dont l'étude est au programme en classe de troisième. « C'est grâce à Philippe Lejeune. Il a donné au genre ses lettres de noblesse et influencé l'éducation nationale. »

Combien sont-ils en France, ceux qui tiennent leur journal ? « On dit qu'il y en a autant que des gens qui jouent du piano. C'est juste que ça fait moins de bruit », rapporte Michel Vannet, dont le père a entrepris, à 70 ans, d'écrire ses Mémoires de cheminot. La pratique apparaît désuète à l'heure des blogs. A l'APA, il est toutefois possible de confier une impression de ses pages Web et de ses courriels. Sauf interdiction du déposant, tous les textes sont lus, indexés, recensés et résumés avec sympathie par six groupes de bénévoles de l'association, qui en font des compte rendus dans la brochure Garde-mémoire.

Nicole Lamboley, 71 ans, fait partie des 700 adhérents de l'APA - l'association vit de leurs cotisations. Il y a une dizaine d'années, lors d'un voyage en Allemagne, elle avait lié connaissance avec Rainer, un Berlinois de l'ex-RDA dont le père biologique, Jean Riant, était un ancien du STO, le Service du travail obligatoire. Pendant la guerre, celui-ci s'était épris d'Erika. Elle était tombée enceinte. Pour punition, Jean Riant avait été envoyé dans

des mines de sel. Il mourut de tuberculose en 1952 sans avoir revu Erika, à laquelle il avait écrit 270 lettres. Ni leur fils Rainer.

Celui-ci souhaitait que la correspondance de ses parents fût traduite en français. « Bouleversée par la lecture », Nicole Lamboley s'est attelée à la tâche. Elle a déposé la transcription de cette liaison épistolaire à l'APA, de même que son propre récit testamentaire que ses enfants pourront lire après sa mort.

L'histoire de Sylvette Dupuy est différente. Elle disposait du journal de son père, Henri-Jacques, producteur d'émissions de télé et de radio, auteur compositeur qui a frayed avec beaucoup de vedettes. Soit 34 cahiers. Puis elle s'est mise à écrire. Sur le site de l'APA (sitapa.org), une universitaire en poste à Helsinki cherchait des textes relatifs à la rupture amoureuse. Sylvette Dupuy lui a envoyé son journal, et depuis les deux femmes entretiennent une correspondance nourrie. « Les choses intimes prennent leur vie autonome », constate cette ancienne bibliothécaire archiviste âgée de 63 ans. De son hameau du Gard, elle pilote le cercle « Amour », l'un des nombreux groupes thématiques qui procèdent à une relecture du fonds. « L'amour dans tous ses états », issu de 103 textes, sera publié au premier trimestre 2009 dans la revue de l'APA, La Faute à Rousseau.

Quelques chercheurs viennent éplucher ce fonds encore modeste. Mi-novembre, un universitaire britannique a fait le déplacement pour une recherche sur les bombardements alliés. L'historienne Anne-Claire Rebreyent a passé cinq ans à Ambérieu pour son sujet de thèse. Son travail sera publié en janvier 2009 aux Presses universitaires du Mirail sous le titre Intimités amoureuses. France 1920-1975.

O n est l'association des inconnus du train, vous savez... ceux qui vous content leur vie lors d'un voyage », résume avec humour Michel Vannet. Des inconnus mais pas des anonymes. Il y a, par exemple, Frère Romain, moine en Belgique. Depuis une dizaine d'années, il recopie, de façon maniaque, des livres de toutes sortes, tel l'album pour enfants Poum et Zette. Il poste aussi les transcriptions des reproches cinglants adressés par le Père supérieur, les sentences du vicaire qu'il a griffonnées sur le dos cartonné de paquets de biscottes sans sel : (« Il faut tuer le moi », « tout seul, en appartement, on ne risque pas d'aller bien »). Notes minuscules que l'expéditeur appelle ses « papiers de pauvreté ».

Et puis, il y a Marie-Dominique Pot. Elle transmute sa vie dans des créations plastiques, salières noircies de phrases, souvenirs de promenades sous forme de collages. Ses récits de souffrances, elle les brûle depuis quarante-trois ans. A l'APA, elle a envoyé un ciboire rempli de leurs cendres et, dans un sac en tissu cousu, les pétales de roses fleuries grâce à l'engrais résultant de la combustion de son malheur.

A Ambérieu, sur des étagères, enfermées dans des boîtes en carton, des coeurs palpitent, des voix chuchotent encore.